

XYZ. La revue de la nouvelle

L'empire des sens

Sylvie Sicotte



Numéro 14, été 1988

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3076ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Sicotte, S. (1988). L'empire des sens. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (14), 27–28.

On a beau être divorcée, on a toujours des sens...

En ouvrant les yeux, ce vendredi matin-là, j'avais décidé que le soir même, j'irais voir ce fameux film japonais dont on parlait en ville, *l'Empire des sens*, et qu'ensuite, moi aussi, je ferais l'amour.

Au cours de la matinée, je téléphone donc à Raphaël, un ami divorcé lui aussi et l'invite à m'accompagner au cinéma. Étant sous-entendu qu'il m'accompagnera ensuite dans mon lit. Il me répond hélas qu'il est débordé de travail et qu'il devra passer la soirée au bureau, peut-être même la nuit. Le journalisme, ça gruge son homme, commente-t-il. Et le lendemain, il part pour la ferme avec sa fille.

Je n'ai pas l'intention d'accepter passivement la défaite de mes ambitions érotiques. Je parcours mon carnet d'adresses pour y trouver l'autre âme sœur en mal d'ardeur et de sensualité. C'est un corps frère que je trouve, John, un mari qui veut «travailler son couple» en l'aérant quelque peu. Même beaucoup si je considère sa disponibilité et son désir pour moi.

Non, il ne peut assister au film car il doit répéter une pièce avec ses élèves jusqu'à dix heures mais après, il viendra me retrouver avec plaisir.

Persiste toujours en moi cependant, le goût de l'âme sœur; une amie m'accompagnera donc à ce visionnement.

Et nous découvrons des amoureux qui ont tout sacrifié à leur passion, tout, même leur équilibre mental, même leur vie. Pauvres de nous avec nos petits sentiments très ordinaires et bien réglés.

Puis chacune rentre chez elle, toute sage en apparence.

Une vingtaine de minutes plus tard, John arrive. «Enjoyed your film?» «Pas si fort, tu vas réveiller les enfants.» J'attrape des verres, une liqueur fine et je l'entraîne dans ma chambre en refermant soigneusement la porte.

Peu après, voilà qu'il est en train de se déshabiller, assis sur le fauteuil à droite du lit et que moi, de l'autre côté, dans une petite salle d'eau attenante, je me prépare à enlever mes lentilles-contact. Se produit alors un bruit insolite. Je me retourne et, de mon petit coin, je vois les yeux de

John se lever vers l'entrée de notre repaire, s'agrandir de surprise, se tourner vers moi, inquisiteurs, puis revenir vers leur point de départ, perplexes.

Je m'avance, regarde à mon tour... Il y a un deuxième homme dans ma chambre... Raphaël?

Tout content de s'être libéré de son travail plus tôt que prévu et savourant déjà ma réaction heureuse face à la surprise qu'il est en train de me faire, il a ouvert la porte sans même frapper. Ses yeux qui ont perdu leur timidité habituelle se posent alors sur un Noir imposant, armé d'un soulier gris roche. Un instant hébété, il m'interroge de la prunelle. Saisissant enfin la beauté de la situation, il rebrousse chemin précipitamment.

En neuf secondes, trois regards se sont heurtés, dans l'inévitable triangle de tout amour.

Je m'excuse un instant auprès de John et suis Raphaël dans le salon. «C'est bien moi, ça, marmonne-t-il, toujours à me mettre les pieds dans les plats. J'en fais pas d'autres.» Penaude moi aussi, je lui offre de dormir dans le salon. Il se fait tard et une cinquantaine de kilomètres nous séparent de Montréal. Mon invitation est refusée, évidemment.

Je me reproche intérieurement cette habitude que j'ai de laisser ma porte déverrouillée. Même la nuit. Mais quand on n'est pas craintive et qu'on espère encore tant de la vie...

Je reviens dans la chambre et John me dit: «Of course, I didn't expect that you would be only with me.» Bien que marié, il aurait aimé y croire, à cette exclusivité de ma part, je le sens bien. Raphaël aussi d'ailleurs, qui laissera passer... des semaines avant de me redonner signe de vie.

Puis un fou rire nerveux nous unit en même temps qu'il nous désunit, John et moi. Et après un échange sexuel lourd et sans saveur, mon amant disparaît dans la nuit.

Raphaël, lui, serait resté jusqu'au matin. Heureux de tromper un peu de solitude. Non que nous soyons amoureux l'un de l'autre, mais complices. Et mieux accordés, physiquement et moralement.

Hélas non, en ce temps-là, ce n'était pas encore le faste de l'empire des sens; que le règne tumultueux du désir.